

Rock & Roll

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK?

Black Indians : double appartenance

La série "Treme" en avait fait ses personnages centraux. Le film documentaire de Jo Béranger, Hugues Poulain et Edith Patrouilleau, lui, revient sur l'histoire de ces communautés noires de La Nouvelle-Orléans, porteuses de traditions amérindiennes. ➔

Par SOPHIE ROSEMONT

PHOTOGRAPHIES PABLEAUX JOHNSON



→ BLACK INDIANS

C'EST DE L'INTÉRÊT de la réalisatrice française Jo Béranger pour les communautés opprimées qu'est né *Black Indians*. Après *Voyage en mémoires indiennes* (2005), qui revenait sur l'ethnocide des Premières Nations du Canada via le témoignage d'une femme enlevée enfant à sa famille autochtone, elle découvre les Black Indians au début des années 2010. Ce jour-là, elle visionne le documentaire *Retour à Gorée* de Pierre-Yves Borgeaud, où l'on voit Youssou N'Dour rencontrer des musiciens américains. Parmi eux, le batteur de jazz Idris Muhammad, qui lui montre une photo de lui "vêtu d'un magnifique costume fait de perles et de plumes, de ceux que l'on admire dans les pow-wows des plaines du nord", racontait Jo Béranger. Mais cette photo a été prise à La Nouvelle-Orléans lors du mardi gras.

En effet, tous les ans a lieu le Super Sunday, le mardi gras indien. Y défilent près de quarante tribus venues des quatre coins de La Nouvelle-Orléans, où chacun est recouvert d'un costume spécialement confectionné pour l'occasion, chante et danse afin de célébrer ses origines. Elles remontent au temps de l'esclavage où les échappés des plantations, fuyant dans les bayous et les forêts, trouvaient refuge auprès des tribus amérindiennes. Le métissage s'est fait naturellement, au cours des décennies. "Les Black Indians, c'est la réunion de deux résistances", explique Hugues Poulain, coréalisateur du film, connu pour son travail de directeur de la photographie auprès du duo Delépine-Kervern. "Les esclaves et les Amérindiens ont été nécrésés par les Occidentaux pendant des siècles et on peut dire que, d'une certaine manière, cela continue aux États-Unis..." Cette double appartenance nourrit une grande fierté qui se chante via le "call and response", ce chant vocal d'origine africaine, souvent improvisé et très rythmé, ponctué de ritournelles centenaires. "La danse, c'est notre église", dit l'un des Black Indians du film.

En 2011 et 2012, Jo Béranger part donc en Louisiane avec sa coréalisatrice Édith Patrouilleau, très active au sein du Comité



TRUE COLORS
Plongée dans le combat et les traditions des tribus amérindiennes.



de soutien aux Indiens d'Amérique. Après quelques allers-retours, Hugues Poulain les rejoint : "D'abord, c'était sans caméra avec Jo et Édith. On leur ramenait des perles de Paris, pour leurs costumes... se souvient Hugues Poulain. L'entente a été immédiate, la confiance aussi. On savait que c'était la seule manière de se libérer de l'interview imposée. Le risque, c'était d'avoir l'impression de leur voler les images, la musique. Mais ça n'est jamais arrivé." Leur principal interlocuteur, également au centre du film, s'appelle David Montana. À la fin du XIX^e siècle, son ancêtre Becate Batiste fondait la tribu Creole Wild West. Son oncle, "Tootie" Montana, Big Chief de la tribu Yellow Pocahontas, était une légende au sein des Black Indians. Leader charismatique, il a défendu la cause des siens jusqu'à s'écrouler, victime d'une crise cardiaque, en pleine réunion à la mairie de La Nouvelle-Orléans. Histoire de continuer le combat, son neveu décide de prendre le relais. Il crée sa propre tribu, la Washitaw Nation, et se consacre quotidiennement à la bonne parole des Black Indians autant qu'à la préparation des costumes du Super Sunday. Ce sont eux, les stars du film, comme l'explique Hugues Poulain : "Les premiers costumes que j'ai vus, c'était ceux de David. J'ai été épaté par la minutie des détails - ne fût-ce que sur un portemanteau. J'ai eu aussitôt envie de voir comment ils vivaient, une fois portés, et je n'ai pas été déçu : les plumes volent, ils bougent magnifiquement. Ils deviennent des personnes à part entière."

Cet aspect esthétique enrichit considérablement le documentaire, qui aurait pu être un peu austère par son aspect historique et social. Les Black Indians ne vivent pas dans de beaux quartiers et ont combattu la pauvreté qui a suivi le passage de l'ouragan Katrina en s'investissant davantage dans cette mythologie tribale. Plusieurs fois par semaine, des générations d'hommes et de femmes se retrouvent pour confectionner des panoplies aux couleurs vives. Ici, ce sera un masque d'obédience africaine, décliné des pieds à la tête. Là, plusieurs photos de famille, sur le buste et au dos. Les représentations animales ne manquent pas, l'inspiration non plus. Pendant qu'on suit leur travail en amont, les rythmiques de leurs call and response, lancinantes, transportent le spectateur. "Nous avons voulu transmettre cette belle et grande énergie, où on entend la chanson de l'esclave qui se libère de ses chaînes", résume Hugues Poulain, qui a dû, avec Édith Patrouilleau, terminer le film après le décès de Jo Béranger, emportée par la maladie. Mais les images étaient là. Elles confirment le potentiel ethnologique du projet, et ce qu'affirme David Montana dans le film : "Le mardi gras indien était là avant le jazz, bien avant que Louis Armstrong souffle dans sa trompette. Enlève ça et le jazz, et il n'y a plus de Nouvelle-Orléans." ●



Black Indians

Tourbillon de couleurs

PHOTOS © Lardux Films / Hugues Poulain

PAR JEAN-PIERRE BRUNEAU

Présentation et coulisses d'un nouveau film saisissant de vie.

Black Indians, long métrage documentaire de Jo Béranger, Hugues Poulain et Édith Patrouilleau qui sort en salles le 31 octobre, nous plonge au cœur de confréries porteuses d'une culture profondément originale, laquelle, assure le Big Chief David Montana, principal protagoniste du film, « *était là avant le jazz. Enlève ça et le jazz, il n'y a plus de Nouvelle-Orléans* ». Sur le cours d'une année, on suit donc la Washitaw Nation de David Montana et son énergie créatrice consacrée aux préparatifs du carnaval. Ponctué de moments émouvants pleins de grâce et de poésie et de belles rencontres comme avec les gens de Spirit of Fi Yi Yi (se prononce "fay ya ya") and the Mandingo Warriors, des célèbres Wild Magnolias lors de leur *practice*, ou encore une cérémonie du souvenir à Congo Square. Le film fait appel à plusieurs intervenants chargés d'apporter un éclairage bienvenu, notamment le néo-griot Kalamu ya Salaam, poète, activiste et historien originaire du 9th

ward, qui replace dans son véritable contexte ce « *théâtre de la résistance* », ainsi que le chaman et musicien cherokee Goat Carson (disparu en juin dernier), qui collabora avec Dr. John pour l'album "City That Care Forgot". Auteur de deux belles chansons, l'une qui ouvre et l'autre qui clôt le film, ses commentaires portent surtout sur la dimension spirituelle qui anime ces « *guerriers culturels* » que sont les Mardi Gras Indians.

Ce projet cinématographique fut porté à bout de bras par la réalisatrice Jo Béranger dont le premier long métrage, *Voyage en mémoires indiennes*, racontait l'ethnocide dont furent victimes au XX^e siècle les enfants autochtones du Canada "capturés" dans un scandaleux système d'éducation forcée. Décédée en 2015 des suites d'une longue maladie, elle avait raconté que l'idée de ce film lui était venue en regardant le road movie musical *Retour à Gorée* dans lequel un géant du drumming néo-orléanais, Idriss Muhammad (longtemps avec



“Un concours de flamboyance visuelle et sonore, une apothéose de beauté et de groove. C’est ça les Black Indians.”

– HUGUES POULAIN, CORÉALISTEUR DE *BLACK INDIANS*



Ahmad Jamal), sortait de son portefeuille une photo qu’il semblait particulièrement chérir le représentant dans son magnifique costume d’indien de Mardi Gras (il a fait partie des Guardians of the Flame de Donald Harrison, Sr.). À la disparition de Jo Béranger, à la fin du tournage, c’est le chef-opérateur du film, Hugues Poulain, qui a repris le projet, passant un an au montage avec la troisième coréalisatrice, Édith Patrouilleau.

Hugues Poulain, quelle est la genèse du film ?

En juillet 2011, Jo Béranger est partie pour un premier repérage avec Édith Patrouilleau, présidente du Comité de solidarité avec les Indiens d’Amérique. Elles avaient un certain nombre de contacts dont une Française vivant à La Nouvelle-Orléans, dont le père d’un ami était membre de la Washitaw Nation de David Montana. Il a aisément accepté d’accueillir mes deux amies et d’être filmé. Au printemps 2012, elles ont fait un deuxième voyage. C’est alors que les interviews ont commencé avec

une petite caméra et un enregistreur son. Je suis intervenu à partir du troisième voyage en novembre 2012 pendant Halloween, au moment de la réélection de Barack Obama. Jo et Édith étaient déjà bien intégrées dans le milieu des Black Indians, je me suis donc glissé très aisément dans le décor avec ma petite caméra et j’ai moi aussi été accepté rapidement. Nous avons arpenté les rues de la ville, passé énormément de temps à discuter et traîner avec nos nouveaux amis avant de sortir la caméra. Beaucoup se demandaient : « *Ils sont bizarres ces Français, quand est-ce qu’ils filment ?* » En fait, nous filmions quand on estimait que le bon moment était arrivé.

Un temps fort pour vous au cours de ce tournage ?

La soirée de *practice* dans un bar de Tremé avec les Wild Magnolias. Nous avions été introduits par Dwight, un vieux “medicine man”. Après nous avoir donné leur accord, les participants ne se sont plus occupés de nous. Des conditions rêvées pour filmer des gens explosés de joie. Ça faisait chaud au cœur. Nous avions l’impression d’être en Afrique : trois heures non-stop à vibrer au rythme des percussions et des chants.

Vous revenez ensuite filmer pour Super Sunday à la mi-mars...

Alors que le jour J approchait, David Montana était un peu nerveux, fébrile. Son costume n’était pas tout à fait fini. Heureusement, les visites de ses voisins, de ses amis comme les Fi Yi Yi lui remontaient le moral. Peu avant le départ pour le défilé, nous voulions filmer la séance d’habillage, mais le voyant stressé nous nous sommes abstenus et avons attendu dehors. Arrivés sur un parking, lieu de rendez-vous de la tribu, tout s’est décoiné. Membres et musiciens ont débarqué au fur et à mesure avec un enthousiasme communicatif. Ils ont chanté, ils ont ri et fait le plein d’énergie pour vivre au mieux leur coutume. Nous sommes entrés dans ce flot continu et avons été emportés, rebondissant de tribu en tribu dans un tourbillon de musique, de rires, de cris, de couleurs, de soleil. Tout paraissait fantastique, voire irréel. Nos amis tenaient leur rôle à merveille. Trois jours plus tard, nous avions rendez-vous chez David pour la nuit de la Saint-Joseph. Un “bis repetita” du Super Sunday ? Pas du tout, une virée avec arrêt-visite chez les oncles, les mamies, les cousins, les amis, l’hospice où vit la sœur de David. Je n’ai vu que des sourires et des yeux pétillants de bonheur. Quelque chose d’unique au monde, un concours de flamboyance visuelle et sonore, une apothéose de beauté et de groove. C’est ça les Black Indians. ♦



INTERNET

♦ blackindians.film

BLACK INDIANS EN LOUISIANE

« Nous ne plierons pas ! »

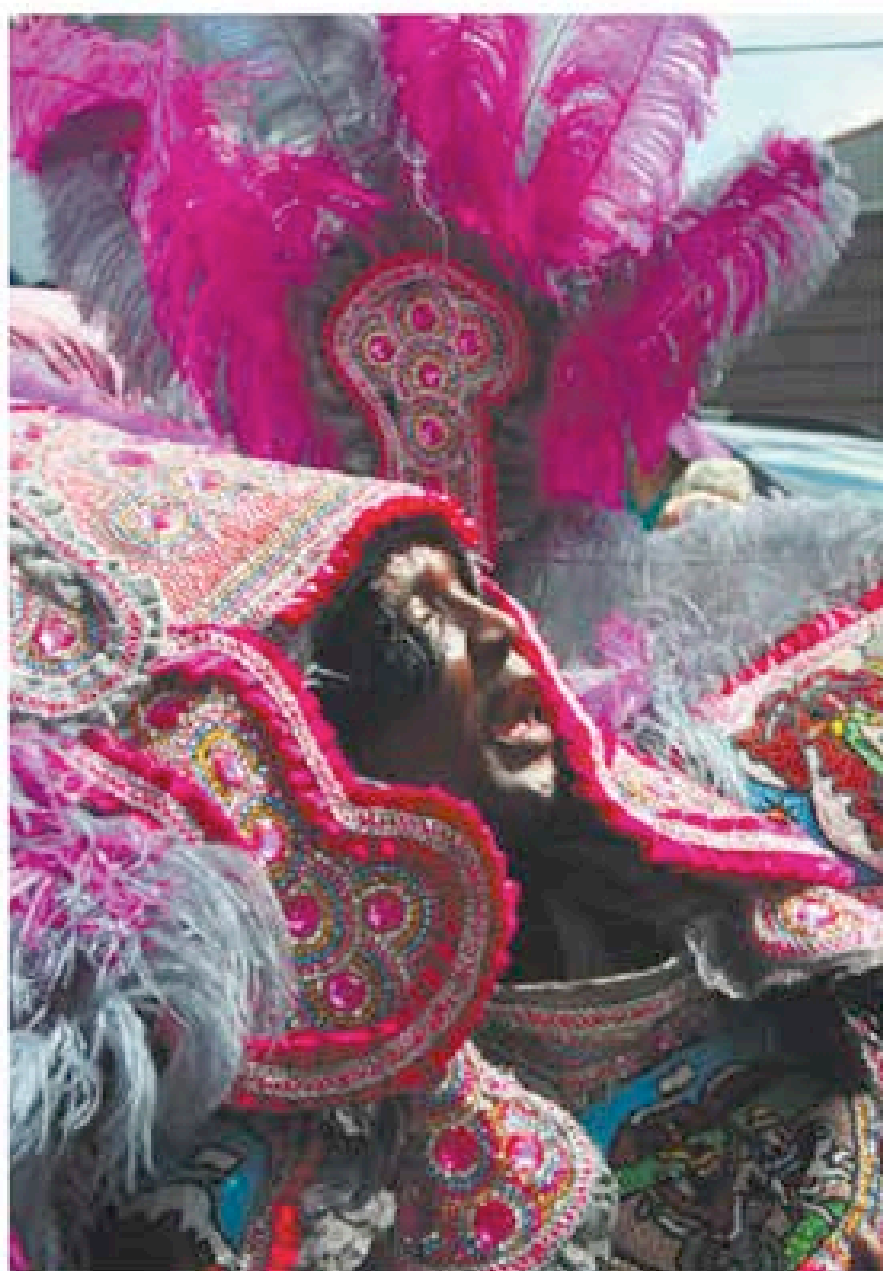
De la patiente fabrication des costumes jusqu'aux parades jubilatoires du Mardi-Gras du quartier Treme (Nouvelle-Orléans), en passant par les joutes chantées façon griots mandingues... C'est une flamboyante culture de réprouvés qui habite le film *Black Indians*¹.

CA COMMENCE PAR UNE FURIEUR : les Indiens arrivent ! On en frissonne, à cause de la réputation autrefois sulfureuse de ces gangs bariolés, dont les éclaireurs s'affrontaient parfois jusqu'au sang quand deux cortèges se croisaient. Pourtant, l'enfant veut en être. Parce qu'il en prend plein les yeux et les oreilles. Et parce qu'il a vu depuis toujours le quartier vrombir d'excitation à l'approche du carnaval. Il a vu les femmes et les hommes, les vieux et les ados coudre les costumes de perles et de plumes pendant des heures et des mois durant. Entre rires et longues tirades d'une mémoire vive, d'une rage transcendée, à la fois souterraine et fière d'être là. Contre vents et marées.

Le rituel festif des *Black Indians* vient de loin, puisque son alter ego, l'Indian masking, était déjà interdit par le Code noir de 1724. Pendant longtemps, les Noirs n'avaient pas le droit de participer au Mardi-Gras de la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui plus que jamais, malgré l'ouragan Katrina et la spéculation immobilière, plus de quarante tribus font vivre ce carnaval de quartier célébrant à la fois les racines africaines et les peuples amérindiens qui accueillirent les esclaves en fuite. « Nous sommes le peuple de la transe », se vante un grigou tout ridé. Les rythmes de ce défilé afro-amérindien viennent des chants d'esclaves et de prisonniers. Ils ont irrigué le jazz, le rock, le funk...

« Nous ne plierons pas, nous ne voulons pas » est le cri de ralliement des tribus. Il dit l'esprit de résistance des dépossédés. « Des gens arrivent chez toi, te prennent tout, puis font des lois pour dire que tu n'as pas le droit de reprendre ce qui était à toi », scande Big Chief Montana. Jo Béranger, l'initiatrice du projet de ce film, parle d'hybridation métaphorique : des identités africaine et amérindienne.

Voilà un film qu'il faut prendre le temps de savourer, tant il monte doucement en puissance. Sur Congo Square, ancien marché aux esclaves, puis berceau de la tradition *Black Indians*, l'autoproclamé révérend Goat Carson chante sous les magnolias : « Ces arbres sont notre église. » Portée par les percussions, une dame invoque l'esprit guerrier d'Oggun en se tournant vers les quatre points cardinaux. Au milieu de sa mélodie, elle honnit l'esclavage et le capitalisme. Un arc carnavalesque va de la New Orleans jusqu'à Rio de Janeiro en passant par Cuba. On y croise partout la spiritualité yoruba. « On dit d'ailleurs que la Nouvelle-Orléans c'est la pointe nord des Caraïbes », raconte le photographe



Bernard Hermann². C'est un peu comme Marseille, qui pendant très longtemps est restée tournée vers les Grecs et le monde méditerranéen, pour ignorer complètement ce qui se passait au nord : une autre planète.

Big Chief David Montana, fondateur de la tribu autoproclamée Washitaw Nation, raconte ses origines : « J'ai dans mes veines du sang africain, français, cubain et cherokee. La nation Washitaw peuplait les rives du Mississippi, d'ici jusqu'au Canada. » Son oncle Tootie Montana est une légende. Il est mort terrassé par une crise cardiaque en plein conseil municipal, devant lequel il était venu plaider la cause du carnaval, exigeant l'arrêt des violences policières contre la joie du peuple noir.

Big Chief et sa femme Sandra sont venus à Marseille en compagnie de Hugues Poulain, l'un des réalisateurs de *Black Indians*. Après la projection au cinéma le Gyptis, on se donne rendez-vous sur La

Plaine. Katrina, ici, toutes proportions gardées, c'est la requalification du quartier par la mairie. « Tu as vu les dégâts ? » Big Chief répond en chantant, tambourin à la main : « Nous ne plierons pas ! » Puis redevient sérieux pour parler de chez lui : « Un gamin noir de Treme entré en prison pour avoir fumé un joint y est resté dix ans. Un gamin blanc aurait eu un simple rappel à la loi. À Angola – ces salauds ont choisi un nom africain pour nommer leur taule ! –, il n'y a pratiquement que des Noirs. »

Ici aussi, les flics menacent le carnaval ? Alors l'enthousiasme doit se réaffirmer : « Mardi-Gras, c'est un jour où tu te sens libre. Un jour où tu sais que tous les autres jours devraient être comme ça. »

PAR BRUNO LE DANTEC
PHOTO LARDOUX FILM

^{1/} *Black Indians*, film de Jo Béranger, Hugues Poulain et Edith Patrouilleau, Lardoux films. Sortie en salles le 31 octobre 2008.

^{2/} Bernard Hermann, *Beats songs realix*, Albin Michel, 2005.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

20 l'Humanité Mercredi 31 octobre 2018

Culture & Savoirs

CINÉMA

À la rencontre fraternelle des Indiens noirs

Un documentaire nous invite à découvrir l'histoire et l'esprit des tribus de La Nouvelle-Orléans où Noirs et Indiens font vivre leurs cultures entremêlées.

BLACK INDIANS

Jo Béranger, Édith Patrouilleau et Hugues Poulain
France, 1h47

Un chant grave accompagné de cordes pincées court le bayou. Un crocodile remue la queue. Une tortue observe, perchée sur sa branche. Ce petit voyage d'approche au son de la chanson *Angel* du révérend Coat Carson amène en douceur à La Nouvelle-Orléans. Entre les maisons aux façades roses et pilastres bariolés, un homme nous invite à la découverte. David Montana est le chef d'une tribu indienne, la Washitaw Nation. Il poursuit la tradition des « Indiens noirs ». Des siècles durant, esclaves et Amérindiens furent frères de misère. Nombre d'esclaves noirs qui fuyaient les plantations ont été recueillis par les tribus indiennes. Liés par l'extermination, le racisme et le mépris, leurs destinées se mêlaient et se sont entremêlées. Une culture profonde et magnifique en émane et en témoigne, chaque année, lors du grand défilé du mardi gras qu'organisent ces quelque quarante tribus de « Black Indians ». Costumes, musique, transe et danse manifestent alors de façon spectaculaire richesses culturelle et spirituelle, résistances en action. La cinéaste Jo Béranger s'était déjà intéressée aux cultures amérindiennes. Son premier long métrage documentaire, *Voyage en mémoires indiennes*, retraçait l'éthnocide qui a décimé les « premières nations » au Canada. Elle s'est rendue cette fois, à plusieurs reprises, à La Nouvelle-Orléans, à la rencontre de ces Indiens noirs,

filmant tout ce qui peut faire sens et nous inciter à voir au-delà du spectacle.

Le grand défilé du mardi gras est resté au présent de sa munificence. Les costumes sont, tout au long de l'année, cousus de perles, travail minutieux qui réunit autour de longues tables familles et amis. Les générations échangent à l'abri pour les plus jeunes des conditions dangereuses auxquelles les assignent situation sociale et couleur de peau.

Le costume donne confiance, rappelle, avec tambours et tambourins, l'esprit de paix, de lutte. Le jour du défilé, des habitants de tous les quartiers viennent admirer. On peut marcher en écartant la police, toujours à l'affût. Membre des Black Panthers, Malik Rahim souligne la place importante des Black Indians dans le mouvement d'émancipation des années 1970. Tous les métissages puisant à l'africanité, alors même que certains en ignorent les sources, se retrouvent à Congo Square. Cette

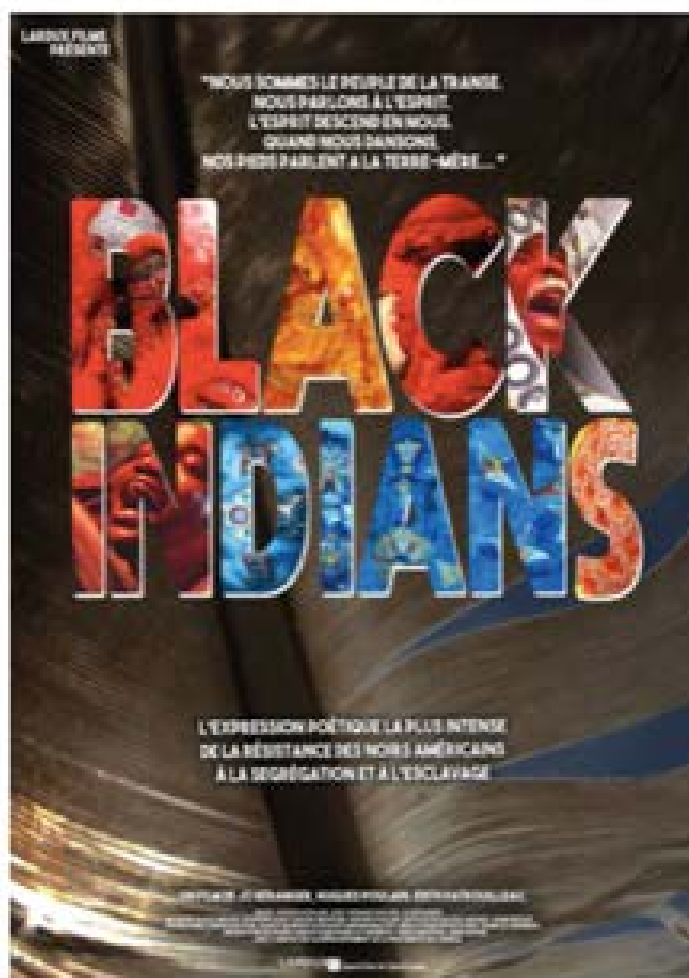
place du centre-ville a longtemps figuré le seul lieu où les Noirs avaient le droit de se rassembler le dimanche. Le Code noir de 1724 leur interdisait les carnivals. Le lieu est un ancien cimetière des Indiens boumas. Une photo de plantation, une autre d'Indiens minés par la maladie délibérément inoculée par les Blancs, le bayou ensoleillé du début, nous remémorent bien des ombres. Les chants en « *chant-réponse* », musique qui a précédé et inspiré le jazz, les percussions, invoquent les ancêtres et déclarent les Black Indians présents au monde, avec la volonté des survivants et la beauté de leurs savoirs. « *Le monde doit nous connaître* », explique Big Chief Montana, nous venons de l'Humanité. »

DOMINIQUE WIDEMANN

2005

DÉCÈS EN PLEIN
CONSEIL MUNICIPAL
DE LA NOUVELLE-
ORLÉANS DU CHEF
DES CHEFS, TOOTIE
MONTANA.

♥♥ **"Black Indians"**, par Jo Beranger, Edith Patrouilleau et Hugues Poulain. Documentaire français (1h32).



Chaque année, à l'occasion de mardi gras, une quarantaine de tribus de Black Indians investissent les rues de La Nouvelle-Orléans. Les costumes extravagants, faits de plumes et de paillettes, colorent cette marche unitaire des fiertés noires et amérindiennes. Deux communautés historiquement éprouvées par l'ostracisme et la pauvreté, deux mémoires spoliées qui rejaillissent dans la fête et la musique. Un documentaire classique dans sa forme (entretiens, images des répétitions, défilé), mais

dont le montage énergique restitue toute la force revendicatrice de ce carnaval bigarré.

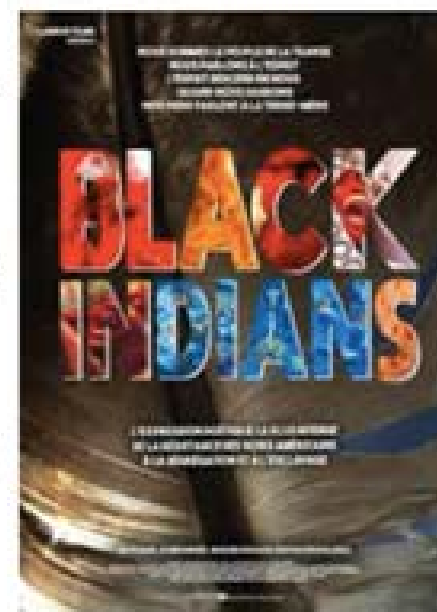
Xavier Leherpeur

Black Indians

Documentaire de Jo Béranger, Hugues Poulain, Edith Patrouilleau, produit par Lardux Films, 92 mn, France, en version originale sous-titrée, sorties en salles le 31 octobre 2018

Ce film nous (re)plonge dans une partie de l'histoire afro-amérindienne peu connue car peu glorieuse pour les esclavagistes devenus suprémacistes, avec des procès, encore jusqu'à ce jour, en raison des droits de propriété du sol y compris de la part de certains «Natives» (Amérindiens) contre les «Freedmen» (Afro-Amérindiens) manipulés pour des questions d'intérêts et même de racismes historiques. La transcendance artistique a permis à une minorité d'environ 270 000 âmes à ce jour, issues des rencontres entre esclaves d'Afrique et Indiens natifs depuis le début du XVI^e siècle, en particulier à New Orleans –qui sera fondée en 1718– mais pas seulement, de continuer à survivre dans l'injustice et l'inégalité du racisme, mais surtout de les/se dépasser pour exister et vibrer avec l'énergie du désespoir, par la pérennisation des artisanats d'arts ancestraux, en réalisant des costumes, de pierreries, perles, fils, aluminium récupéré découpé/ciselé, plumes, fourrures, tissus aux couleurs chatoyantes dont les formes, l'ampleur, comme les accessoires –chaussures, coiffes, maquillages, bijoux percussifs– sont autant de secrets transmis par la pratique et l'oralité: autour des tables, les hommes, les femmes, les enfants cousent, brodent, collent, ouvragent, enrichissent, répètent, se parlent, chantent, organisent inlassablement pendant des milliers d'heures, soutenus par la pratique sociale de la syncope hypnotique des tambours, de la danse, de la transe, de la magie des prêches, des phrasés gospel d'églises, des mises en scène savamment orchestrées et de la distribution des rôles très précis de chacun pour le Mardi Gras (mi-mars) puis la St. Joseph trois jours après. Tous ces savoirs, dits et non dits, codifiés mais laissant l'imagination vagabonder, viennent des rites aux confins du vaudou, du chamanisme, du culte yoruba des orishas, du besoin vital d'incantation pour se ressourcer auprès des esprits des ancêtres et trouver le courage d'affronter l'adversité. Une quarantaine de tribus rivalisent d'ingéniosité poétique et de concentration pour «paraître» dans la période du New Orleans Jazz & Heritage Festival (créé par George Wein en 1970) qui coïncide avec le Carnaval, avec un mantra commun sans équivoque: «On ne pliera pas, on ne veut pas.» Pas étonnant que les autorités les regardent de travers car, loin d'être des rêveurs, ces survivants ont été de tous les combats et de toutes les résistances: contre l'esclavage, pendant les boycotts, les guerres civiles et internationales, les émeutes, la lutte pour les droits civiques version Martin Luther King et version Black Power des Black Panthers jusqu'à dans les années 1970, comme ils vont aujourd'hui soutenir avec détermination et fêter leurs anciens à l'Hospice St. Margaret's, avec une croyance indestructible: «On vibre parce qu'on est l'humanité», une foi inébranlable puisée en tapant des pieds en rythme, dans la terre de Congo Square (quartier de Tremé), ancien territoire sacré des esprits Houmas mais aussi lieu de l'ancien marché aux esclaves. Le documentaire nous immerge dans l'atmosphère chaude, humide, odorante et épicée des bayous, de «NOLA», de l'Old Man River «Mississippi», en nous présentant au «Big Chief» David Montana, neveu du révérend Chief Allison «Tootie» Montana (1922-2005), le Chief des Chiefs pendant plus d'un demi-siècle, couseur infatigable lui aussi mais mort en Conseil municipal alors qu'il parlait de la violence policière à New Orleans... Tout ça ne s'invente pas car rien n'est laissé au hasard quand les esprits veillent. David Montana vient en tournée en France du 20 au 31 octobre, un personnage «haut en couleurs» au propre comme au figuré. Un film à ne pas rater dès sa sortie le mercredi 31 octobre, car les malveillants esprits du profit guettent le nombre de spectateurs pour nous empêcher de voir ce qui nous intéresse et qui les dérangeant.

Hélène Sportis et Jérôme Partage





Réforme de l'Etat

L'exécutif met
les fonctionnaires...

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

101^e ANNÉE - N° 5113 - mercredi 31 octobre 2018 - 1,20 €

D.O.M. 1,80 € - Suisse 2,60 FS - Belgique / Luxembourg / Grèce 1,40 € - Espagne / Port. Cont. 1,60 € - Italie 1,80 € - Tunisie 2,5 dt - Maroc 15 MAD - Côte d'Ivoire, Gabon,

Black Indians

Des Afro-Américains défilent dans des costumes rutilants de plumes et de perles... Nous sommes à Rio ? Pas du tout : à La Nouvelle-Orléans, où « les Indiens du mardi gras » revendiquent le métissage culturel de leurs ancêtres esclaves fugitifs, dont certains furent recueillis par des tribus amérindiennes.

Ce documentaire de Jo Bé-ranger, Hugues Poulain et Edith Patrouilleau dévoile une contre-culture méconnue, à travers défilé, chants et... atelier de couture à l'année ! Un éclairage historique plus fouillé n'aurait pas été inutile. — D. F.

Télérama

La critique par **Mathilde Blottière**

Ce documentaire met en lumière une minorité méconnue des Etats-Unis : les « Indiens noirs », peuple métissé et dépositaire d'un double héritage, amérindien et afro-américain. Lors du Mardi gras, à la Nouvelle-Orléans, les « tribus » rendent hommage à leurs ancêtres amérindiens qui, jadis, accueillirent dans les bayous les esclaves fugitifs. Ce jour-là, elles paraded dans les rues, parées de leurs costumes emplumés aux couleurs flamboyantes. Les réalisateurs font partager leur fascination pour cette tradition qui, le temps d'une journée, offre une revanche culturelle à des citoyens souvent considérés comme des Américains de seconde zone. Le carnaval se métamorphose alors en défilé des fiertés autochtones et ses participants, en princes de la rue.



CINÉ/France

LA GRANDE PARADE

Si La Nouvelle-Orléans est célèbre pour son carnaval, le défilé des Mardi Gras indiens, en marge de l'événement, l'est beaucoup moins. Cette fascinante communauté artistique, musicale et spirituelle, fruit d'un métissage des deux groupes raciaux les plus réprimés d'Amérique, est le sujet de *Black Indians*, documentaire musical français qui fait écho à la fiction américaine *Treme* de David Simon (2010-2013), première série à médiatiser ce phénomène. On y suit la réalisatrice Jo Beranger, allant à la rencontre d'une partie des 40 tribus qui font perdurer la tradition, depuis la confection de magnifiques costumes faits de plumes et de perles jusqu'à la transmission de rites secrets par David Montana, chef de la Washitaw Nation. Finalisé par la coréalisatrice et son chef opérateur, suite au décès de l'initiatrice du projet, le film témoigne de la ténacité d'un phénomène unique que ni l'ouragan Katrina de 2005, ni l'exode de milliers d'Afro-Américains, l'afflux d'une population blanche, la spéculation et la gentrification qui suivirent n'ont pu atteindre. EP

***Black Indians*, en salles le 31 octobre**



TRIP À LA NOUVELLE-ORLÉANS

« Nous sommes le peuple de la transe. Nous parlons à l'Esprit. L'Esprit descend en nous. Ce lieu est notre église, les arbres, le ciel, le souffle de l'air, la terre, les fleurs. Quand nous dansons, nos pieds parlent aux oreilles de la Terre-Mère... » annonce l'affiche de ce documentaire dont la sortie est prévue pour le 31 octobre. Les réalisateurs Jo Béranger, Edith Patrouilleau et Hugues Poulain promettent une immersion totale dans le monde fascinant du Mardi Gras Indien à La Nouvelle-Orléans. Film musical, *Black Indians* se présente aussi comme une réflexion sociologique et spirituelle sur les liens qui existent là-bas entre deux des communautés les plus opprimées dans l'histoire des États-Unis, les Afro-Américains et les Amérindiens.

VOTRE
WEEK-
END
TV Magazine

www.lamarseillaise.fr
La Marseillaise

« Celui qui voulait peindre l'indien, celui qui ne pouvait pas le dépeindre » : Bernard Bécotte

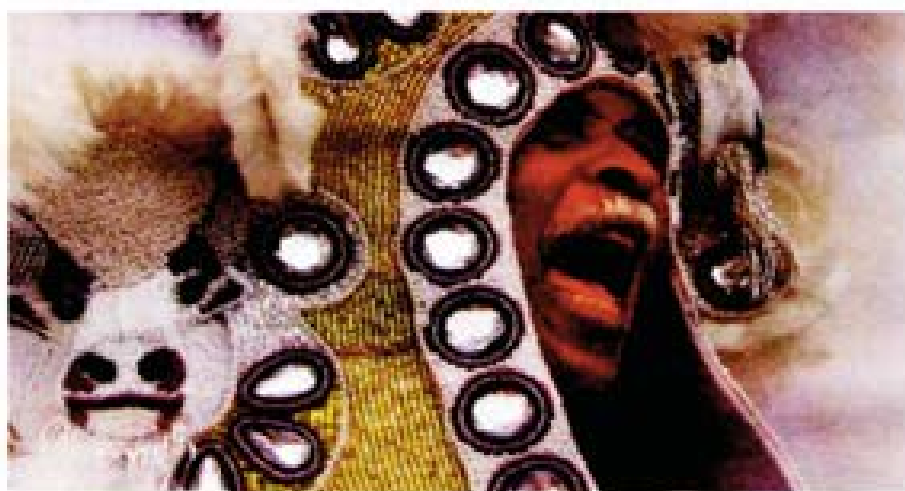
CULTURE

« Black Indians » : l'héritage des tribus noires de New Orleans

CINÉMA

« Black Indians » sort sur les écrans ce mercredi. Un documentaire sur les traces d'afro-américains qui revendiquent leur héritage indien et défilent chaque année, lors du Mardi gras, à la Nouvelle-Orléans.

Les Black Indians sont portés par des tribus noires qui défilent dans certains quartiers de la Nouvelle-Orléans, en marge du carnaval officiel. En tout, 30 tribus telles la Washitaw Nation dont l'histoire précède largement celle des USA. « À l'époque où il y avait 12 colonies [celles qui ont donné naissance, en 1776, aux États-Unis d'Amérique, Ndr], la Louisiane portait du Nord du Canada jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Tout un tas de tribus qui la peuplaient étaient portés de la Washitaw Nation », rappelle son « Big Chief », David Montana, attaché à une terrasse de la Plaine, à Marseille, pour présenter Black Indians. Un documentaire qui le suit, entre autres, dans les préparatifs du Mardi gras indien. Lors de la période d'esclavage aux États-Unis, de 1619 à 1865, « certains esclaves noirs de la Nouvelle-Orléans, fuyaient vers les Bayous [régions marécageuses du Sud de la Louisiane, ndr] où vivaient les Amérindiens. Ils ont occupé les fugitifs dans leurs tribus. C'est pour cela qu'on leur rend



« Black Indians » suit ceux qui font le Mardi Gras de la Nouvelle-Orléans. Parmi eux, le « Big Chief », David Montana. *marcel*

hommage lors du Mardi gras indien », rappelle, dans le documentaire, Malik Nabins, ex-membre du Black Panther Party.

« Contre-histoire des USA »

Black Indians témoigne des préparatifs ainsi que des rituels du Mardi gras indien, à travers les tribus qui transmettent l'héritage des traditions indiennes et africaines, ou qui traduisent une musique occupant une place éminente. Des défilés au cours desquels les « Big Chiefs » des tribus donnent la cadence aux percussionnistes et danseurs, dans un élan quasi-mystique. « Surtout, en Indian, se donne de la confiance et l'investi d'un pou-

voir », atteste Assietras Amor Assietroun, « Big Queen » de la Washitaw Nation. Autant de caractéristiques, fruit du « métissage des deux groupes raciaux les plus réprimés d'Amérique », détaillait Jo Béranger, réalisatrice de Black Indians, disparue avant qu'elle n'ait pu achever ce documentaire.

L'histoire de ces persécutés multiples ont, paradoxalement, donné lieu à l'expression d'une rare beauté, celle du Mardi gras indien. Un phénomène historique, politique et esthétique qu'Edith Patrouilleau et le chef opérateur de Jo Béranger, Hugues Poulain, ont tenté de mettre en boîte. Un film égale-

ment perçu comme « une contre-histoire des États-Unis », résume ce dernier. « On a pu venir du raconter l'histoire de l'homme noir dans l'histoire des USA. À l'issue, on m'a appris que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique. Mais elle était le lieu où on qu'elle soit noir ! Et la Nouvelle-Orléans existait bien avant que les États-Unis ne soient les États-Unis », borne « Big Chief » David Montana. En 1865, au terme de la guerre de Sécession, une forte communauté d'esclaves noirs affranchis afflue en direction de la Nouvelle-Orléans, mais leur participation au carnaval n'était que peu tolérée. Avant que la communauté afro-amé-

ricaine n'organise des parades à l'esprit amérindien, en marge des défilés officiels. Sans compter la persécution de cette dernière, par la police, jusqu'à une période assez récente.

« On ne peut se débarrasser de l'esprit des gens »

« Désormais, on nous diffuse une carte qui permet aux Black Indians de défilé. On les voit à mon grand-oncle, Tootie Montana », souligne David Montana. Une icône de la culture néo-orléanaise, chef de la tribu « Yellow Pocahontas », qui a défendu la culture Black Indians, « jusqu'à mourir (en 2005) d'une crise cardiaque en pleine réunion à la mairie de la Nouvelle-Orléans, alors qu'il cherchait à en finir avec le harcèlement policier ».

Écrivain de ce combat, David Montana finit par vadrouiller sur la Plaine dont les travaux de rénovation souhaités par la Ville, en vue de sa gentrification, ont suscité la mobilisation des Marseillais. Une même plainte qu'il vient égarer par les percussions de son tambourin et de ses mélodies « Call & Response » (genre hérité de la culture africaine qui a fait le lit du jazz), en compagnie de la chorale marseillaise « Luttes enchaînées ». « Garder la tête haute pour qu'on ne nous efface pas ! On peut se débarrasser des gens mais jamais de leur esprit ». En-t-il par haro sur l'écrit ? Black Indians jusqu'aux profondeurs de son âme. *P.A.*